

LE ZINE DES MONDES DE L'IMAGINAIRE

PRESENCES D'ESPRITS

PORTRAIT
YANN QUERO

DOSSIER
HOSHIKAZE 2250

TABLE RONDE
SCIENCE ET SF

REPORTAGE
50 ANS DE DOCTOR WHO



YANN QUERO

📍 portrait réalisé par Sylvie '822' Gagnère

photos – Woman with a photcamera © Kurhan (fotolia.com) et Yann Quero © Aldred Noor, 2013

Présences d'Esprits vous emmène aujourd'hui à la rencontre d'un auteur français, Yann Quero.

Né en 1966, d'origine irlandaise, Yann Quero a passé son enfance au Nouveau-Mexique, près de Roswell. Clin d'œil du destin ? Prédetermination ? Lui seul peut le dire ! Son cursus d'études le conduit ensuite des Beaux-Arts à l'École des Langues orientales, où il se passionne pour la linguistique et les questions de développement. On le retrouve journaliste, diplomate, enseignant, au gré de ses pérégrinations, en Europe, aux États-Unis et en Asie. Aujourd'hui, il consacre la majeure partie de son temps à l'écriture, la sienne et celle des autres, puisqu'il a, cette année, dirigé une anthologie, aux Éditions Arkuiris, *Les Maladies du futur* – et qu'il en prépare une autre pour 2014.

Quatre romans publiés à ce jour, des nouvelles et de courts textes poétiques, inspirés de la tradition malaise, les *Pantouns*¹, constituent une œuvre qui méritait bien que l'on s'y penche !

INTERVIEW

Présences d'Esprits : Yann Quero, bonjour, et merci de vous prêter à l'exercice de l'Interview pour *Présences d'Esprits* ! Pour nos lecteurs qui ne vous connaissent pas encore, nous allons commencer par vous présenter. Si je ne m'abuse, vous êtes né en Irlande, mais que vous avez passé votre enfance au Nouveau-Mexique, près de Roswell ? Hasard, prédétermination ??

Yann Quero : En fait, je suis d'origine irlandaise, mais je suis né en France. Sinon, en raison du travail de mon père sur les bases de l'armée américaine, j'ai passé une partie de mon enfance entre Alamogordo, où a eu lieu le premier essai d'explosion de bombe nucléaire en 1945, et la ville de Roswell, qu'on n'a pas besoin de présenter aux amateurs de SF. Certains y verront une coïncidence, j'aime à penser qu'il s'agit plutôt d'un signe du destin.

PdE : Des études aux Beaux-arts, puis les Langues Orientales, qu'est-ce qui a motivé ce parcours ?

YQ : Le parcours s'est plutôt imposé à moi. Le choix des Beaux-arts a relevé d'une attirance pour le dessin et la sculpture, mais aussi d'une envie de prendre des distances par rapport à des études scientifiques auxquelles mes résultats scolaires semblaient me destiner. Les Langues orientales sont venues après, en partie grâce à la science-fiction. C'est notamment en lisant des auteurs comme Bradbury ou John Brunner que j'ai pris conscience de vraies altérités autour de nous, qui méritaient d'être explorées. Quand on va dans certaines régions perdues d'Afrique ou d'Asie, ou même dans des quartiers de Tokyo ou de Pékin, on se rend compte que la science-fiction est parfois en dessous du réel.

1. Le *Pantoun* est un quatrain, qui obéit à deux règles fondamentales : la première concerne le contenu, les deux premiers vers expriment une description, tandis que les deux suivants expriment le message, la morale. L'idéal poétique visé consiste en une « correspondance » aussi étroite que possible entre les sonorités, les mots des deux moitiés. La seconde règle concerne les rimes, qui sont croisées (ABAB).

PdE : Vous avez aussi exercé un certain nombre de métiers, l'écriture était-elle déjà présente ?

YQ : J'ai essayé d'écrire mon premier roman à dix ans ! À l'époque, j'étais un grand lecteur de Bob Morane, dont j'ai dévoré toutes les aventures. Bien sûr, je manquais de méthode et je tapais sur une vieille machine à écrire de ma mère. C'était vraiment ingrat par rapport à ce que permet aujourd'hui l'informatique. Mais ce qui me manquait surtout le plus, c'était le vécu... J'ai attaqué mon premier vrai roman, *L'Ère de Caïn*, à 20 ans. Là encore, je n'étais pas prêt, mon premier jet n'était pas abouti. Je l'ai laissé en plan pendant des années au cours desquelles j'ai pas mal bourningué. Être confronté à des réalités difficiles, surtout dans des pays du Sud, et rencontrer des gens qui se battent pour vivre, voire survivre, change le sens de la vision qu'on a de la vie. C'est seulement après, avec un peu de maturité, et beaucoup d'humilité, que je me suis senti de me remettre à l'écriture.

PdE : Vous avez publié des nouvelles, des romans, mais aussi des textes de poésie, ce sont des formes d'écriture qui se complètent ? Qui répondent à une envie, ou qui s'imposent par le sujet traité ?

YQ : Au départ, je voulais surtout écrire des romans, même si j'ai commis beaucoup de nouvelles quand j'étais ado (non publiées et que je n'ai pas envie de relire...). J'aime bien créer des univers complexes, des ambiances et des personnages ayant de la profondeur. Dans ce contexte, les nouvelles me frustreront un peu, car j'ai du mal à donner aux intrigues l'ampleur que je souhaiterais. Plusieurs de mes nouvelles auraient d'ailleurs pu devenir des romans, notamment une qui se déroule sur la planète Mars, à paraître en 2014 dans une anthologie sur les écologies extraterrestres, aux éditions Rivière Blanche.

La poésie est différente. Je ne m'étais jamais vraiment senti une âme de poète. Mais, en 2012, je me suis lancé dans une nouvelle autour de Fukushima (encore inédite). L'écriture d'un haïku par le personnage central, une petite fille, y tient un grand rôle. Quand j'en ai parlé à Georges Voisset, un ami spécialiste de littérature comparée et notamment de littérature malaise, il m'a exhorté à écrire des pantoums. Ce sont de courts poèmes composés de quatre vers, les deux premiers donnant une image, les deux suivants l'explicitant. Je me suis pris au jeu. En moins d'un an, j'en ai écrit plus de trois cents, dont une quarantaine ont été publiés. Paradoxalement, cela n'est pas toujours si éloigné de mon écriture romanesque dans la mesure où la plupart de mes romans ont au moins deux niveaux de lecture (cartésien et fantastique). Dans le pantoun, c'est un peu la même chose, mais il faut le condenser dans un ou une série d'alexandrins...

PdE : Dans vos romans, comme dans vos nouvelles, vous avez choisi la SF pour vous exprimer. Pourquoi cette prédilection pour ce genre ?

YQ : La SF est un genre mal connu et souvent abusivement dénigré. Certes, il y a de la médiocre SF, mais comme dans tous les genres littéraires. Pour moi, c'est un des genres les plus riches,

dans la mesure où il permet d'aller jusqu'au bout de son imaginaire, tout en permettant de faire passer des messages.

Certains prétendent qu'il serait plus facile d'écrire des romans de SF que des livres historiques ou réalistes, car on pourrait y mettre n'importe quoi. J'aurais tendance à penser le contraire, en tout cas si on veut faire de la « bonne » SF. Avec un minimum de documentation et un peu d'expérience de voyage, il n'est pas forcément difficile de rédiger une histoire se passant aux États-Unis ou au Brésil, ou bien d'élaborer une intrigue se déroulant au XVIII^e ou au XIX^e siècle. Décrire de manière crédible ce qui pourrait arriver dans vingt, cinquante ou cent ans est beaucoup plus délicat et périlleux. Par ailleurs, vu ce qui se passe de nos jours à travers le monde, notamment par rapport aux dégradations de l'environnement, la SF me paraît un des meilleurs moyens de faire saisir aux gens les enjeux des questions d'avenir.

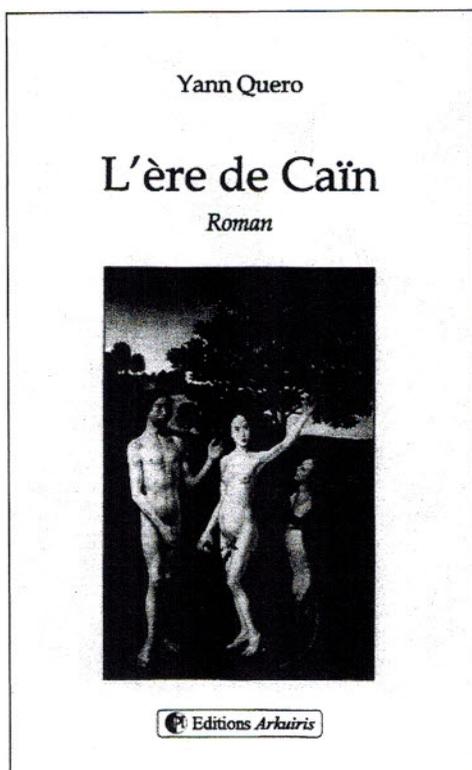
PdE : Vos lectures sont-elles orientées aussi dans ce domaine ? Pouvez-vous nous parler des auteurs que vous aimez, de ceux qui vous ont marqué ?

YQ : Je suis un assez grand lecteur, dans de multiples domaines : sciences humaines, sciences exactes, philosophie, poésie, romans... sauf à rédiger un catalogue, c'est un peu difficile. En me limitant aux littératures romanesques, même si je me piège moi-même en divisant ainsi, je pourrais distinguer les auteurs « non-SF » et les SF. Dans la première catégorie, ceux qui m'ont le plus influencé relèvent parfois d'un imaginaire presque fantastique, comme Frantz Kafka, Edgar Poe, Lovecraft, Robert Musil, Dostoïevski, Thomas Mann, Italo Calvino, Borges, Gabriel Garcia Marquez, Kawabata, John Barth, William Golding... En SF, les influences initiales seraient à chercher dans des auteurs comme John Brunner (*Tous à Zan-zibar*), Kurt Vonnegut (*Le Pianiste déchaîné*), Philip K. Dick (*Le Maître du haut château*) et Théodore Sturgeon (*Venus plus X*), mais je pourrais aussi évoquer Silverberg ou Sheekley...

Ce sont des romanciers qui se sont essayés à des modes d'écritures assez différents, tout en gardant un fond plus ou moins engagé. Les mélanges d'ambiance sombre et d'humour froid me plaisent beaucoup (chose qu'on retrouve aussi chez Kafka par exemple). Parmi les Français, j'ai également été influencé par des auteurs comme Jean-Pierre Andrevon, Michel Jeury, Jean-Marc Ligny ou Roland C. Wagner. J'y retrouve sans doute une prédilection pour des personnages en déshérence. C'est également ce que j'apprécie chez de grands auteurs anglo-saxons contemporains comme Norman Spinrad, Elisabeth Vonarburg ou Robert Charles Wilson.

PdE : Comment travaillez-vous ? D'abord un plan précis, des personnages définis, ou partant d'une idée, l'histoire avance « toute seule » ?

YQ : Ça dépend un peu. Généralement, je vais partir d'un canevas initial (un sujet, une époque, des lieux, deux ou trois personnages principaux) qui m'amène à une idée de fin. Ensuite, je m'efforce d'élaborer une structure, mais cette dernière résulte aussi du thème et de la trame sous-jacente qui est souvent fondée sur des éléments religieux ou des mythes. Par exemple, mon



premier roman : *L'Ère de Caïn*, est bâti sur une structure presque invisible, à partir des homonymes de « R » (air, aire, ère, erre...) qui ont amené à élaborer l'organisation des chapitres. Mais ce qui apparaît le plus, ce sont les parallèles avec les grands textes bibliques, notamment l'Ancien Testament et l'Apocalypse selon Saint-Jean, pour laquelle je propose l'interprétation à mon avis la plus « crédible » du fameux 666.

D'autres fois, certains personnages m'échappent complètement. Ça a été le cas de Draupadi, la secrétaire dans *Le Procès de l'Homme blanc*. Au départ, elle ne devait avoir qu'un rôle secondaire. À la fin, j'avais l'impression d'écrire sous sa dictée. Il faut dire que c'était l'incarnation d'une déesse hindoue, donc ce n'était pas facile de lutter contre sa volonté... Dans *L'avenir ne sera plus ce qu'il était*, les divinités dominantes sont amérindiennes ; dans *La Tempête de Mozart*, il s'agit de la déesse égyptienne Isis... mais je m'efforce de garder les niveaux de lecture presque indé-

pendants, pour laisser au lecteur la possibilité d'interpréter, enfin quand mes personnages me le permettent.

Après, il y a souvent une période de « maturation ». Je laisse reposer le manuscrit, je le donne à lire à des amis pour avis. Plusieurs romans ont été remaniés de manière significative jusqu'à trois ou quatre fois avant d'arriver à leur forme définitive.

PdE : Vos romans dégagent une énergie incroyable, et assez communicative, je dois dire. C'est quelque chose que vous ressentez en écrivant ?

YQ : Totalement. Parfois, je me retrouve dans un état second et quand j'ai un roman dans la tête, il m'arrive souvent de me relever dans la nuit pour travailler plusieurs heures, parce qu'une scène ou un chapitre m'est venu.

J'attache aussi une grande attention à l'enchaînement des actions. Trop d'intrigues de romans (ou de scénarios de films) font appel à d'heureuses coïncidences, qui permettent aux héros de résoudre un problème de manière improbable, ou bien de se trouver comme par hasard au bon endroit, au bon moment. De mon côté, je m'efforce de rendre le déroulement le plus cohérent possible, en limitant les coïncidences et sans deus ex machina. Je veux aussi donner au lecteur un maximum de clés. Il me paraît important qu'il puisse disposer d'assez d'éléments de compréhension pour ne pas subir le déroulement de l'intrigue, même si je brouille en même temps les pistes en glissant des détails qui peuvent être trompeurs. Je m'amuse aussi parfois à mettre mes personnages dans des situations d'où il est quasiment impossible de se sortir et de leur demander : qu'est-ce que vous pouvez faire maintenant ? Certains n'y survivent pas !

PdE : Dans plusieurs de vos romans, vous abordez le thème de l'environnement, et des dérives du changement climatique ; c'est une problématique qui vous tient à cœur ?

YQ : Effectivement. J'ai une approche assez naturaliste et en même temps anthropologique du monde. Je suis souvent effrayé par les dérives contemporaines et les dégradations de vastes régions de la planète. Le réchauffement climatique me paraît à ce

titre le problème le plus grave, dans la mesure où il commence à impacter sur tout (la biodiversité, les ressources en eau, la désertification, les événements extrêmes...), sachant que l'inertie du climat joue plutôt contre nous. Cela me préoccupe tellement que je viens justement de lancer un appel à textes sur le sujet.

PdE : Chacun de vos romans se distingue du précédent, par son style, par les influences que l'on y sent, mais chacun est toujours solidement documenté – mentions spéciales, chacun dans leur domaine, au Procès de l'Homme blanc et à la Tempête de Mozart. Est-ce une part importante du travail d'écriture ? Pouvez-vous écrire (avez-vous envie d'écrire) sur un sujet que vous ne connaissez pas, ou mal ? Ou bien est-ce la connaissance d'un domaine particulier qui déclenche l'envie d'écrire ?

YQ : De fait, j'attache beaucoup d'importance à l'authenticité, que ce soit des décors, des personnages ou des éléments d'intrigue. Par exemple, Singapour dans *Le Procès de l'Homme blanc* s'appuie sur une fréquentation de la ville et du monde sino-malais. De même, dans *L'avenir ne sera plus ce qu'il était*, la majorité des informations qui concernent les périples à travers les États-Unis, la culture des Sioux-Lakota, les programmes américains sur les OVNIS est absolument authentique.

Certaines personnes me disent que j'ai « beaucoup d'imagination », mais pour moi, il est important d'adosser cet imaginaire à un environnement d'une grande crédibilité, qui ne soit pas du sous-Wikipedia ou du décor en carton-pâte.

C'est également le cas de *La Tempête de Mozart*, qui est centré sur un voyage dans le temps pour ramener le compositeur autrichien du 18^e siècle vers le présent. 99 % des éléments sont rigoureusement authentiques : la vie de Mozart, sa famille, son œuvre et même l'hypothèse au cœur du roman, son projet d'écrire un opéra d'après *La Tempête* de Shakespeare. Par ailleurs, beaucoup d'histoires de voyage dans le temps me paraissent

un peu faibles, soit parce qu'elles évacuaient la question scientifique, soit parce qu'elles ne se préoccupaient pas du fait que les voyageurs pourraient s'envoyer des messages à eux-mêmes à travers le temps pour s'avertir des problèmes qu'ils avaient rencontrés...

Introduire de la rigueur dans ces aspects, en abordant tous les implicites des paradoxes temporels, a constitué une contrainte, tout en m'ouvrant des perspectives inédites. Et puis travailler avec Mozart a été un privilège incroyable, car j'ai rarement été amené à côtoyer une personne d'une telle intelligence et en même temps d'une modestie et d'une gentillesse à toute épreuve. C'était aussi un défi incroyable, car quand on est confronté à un tel génie, il faut se surpasser pour essayer d'être à la hauteur !

PdE : Parlons maintenant du dernier ouvrage qui porte votre signature. Il s'agit d'une anthologie que vous avez dirigée, pour les Éditions Arkuiris, *Maladies du futur. Le travail d'anthologiste est-il très éloigné de celui d'écrivain ?*

YQ : Très. Dans une anthologie, il faut à la fois être présent et se mettre au service d'autres auteurs. Quand on écrit soi-même,



on est seul face à sa feuille blanche. Lorsqu'on n'est pas content du résultat, ou quand on a des retours mitigés d'amis, on n'a qu'à s'en prendre à soi-même et à se remettre au boulot. Par ailleurs, même si un roman évolue, on peut prévoir à l'avance ce qui va se passer. Dans une anthologie, on est obligé d'attendre des textes très divers et de faire un tri. Pour *Les Maladies du Futur*, j'ai reçu plus de 150 textes et il en fallait moins de quinze à la fin, soit 10 %. Il a fallu sélectionner ceux qui paraissaient les plus intéressants, sur des critères d'inventivité, mais aussi de style, et en même temps réfléchir à une cohérence d'ensemble qui mette en valeur les contributions de la quinzaine d'auteurs retenus.

PdE : *Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans ce projet ?*

YQ : Je venais de participer en tant qu'auteur à un projet d'anthologie sur les écologies extraterrestres coordonné par Fabien Lyraud, pour laquelle une de mes nouvelles avait été retenue. Mais en 2012, l'éditeur a décidé d'abandonner la publication (le projet a été repris depuis par un autre éditeur et devrait être publié en 2014). Un des arguments avancés en 2012 était que les recueils thématiques ne « se vendaient pas ». Cela m'a paru un peu idiot, surtout quand je me suis souvenu du plaisir que j'avais à lire des anthologies, notamment celles de la série « Histoires de... » de la Grande Anthologie de la science-fiction des années 1980 aux éditions Livre de Poche, sous la direction de Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis et Gérard Klein. J'en ai discuté avec les éditions Arkuiris, qui ont publié mes premiers romans et qui ne sont pas dans une logique de recherche de bénéfices. On a réfléchi à des thèmes porteurs pour des anthologies et on s'est arrêté sur celui des maladies du futur.

PdE : *Et qu'est-ce que ça vous a apporté ? L'envie de recommencer ou plus jamais ça ??*

YQ : Beaucoup de travail ! Je m'étais un peu renseigné avant. La plupart des anthologistes qui ont lancé de tels appels ont reçu entre 50 et 70 nouvelles, mais pas toujours de qualité. Certains ont été obligés de prolonger les délais ou d'effectuer un deuxième appel. Pour les *Maladies du futur*, j'en ai reçu plus de 150, ce qui prouve que le sujet a intéressé. Le revers de la médaille, c'est que je me suis efforcé de tout lire jusqu'à la fin, sans préjugé, sans savoir s'il s'agissait d'auteurs connus ou non. D'ailleurs, l'anthologie accueille des nouvelles d'auteurs ayant déjà pas mal publié comme Anthony Boulanger, Olivier Caruso, Stéphane Doyert ou Marc Oreggia, mais aussi des premiers textes.

La phase de lecture est stimulante, car on y découvre des interprétations du sujet qu'on n'aurait pas forcément imaginé au départ. C'est ainsi qu'à côté de maladies « classiques », l'anthologie s'est aussi élargie pour traiter des virus informatiques et de possibles maladies quantiques.

La phase la plus difficile est la sélection. Quatre ou cinq nouvelles ont été retenues dès la première lecture, car leur intrigue était totalement cohérente et très originale, et la qualité stylistique sans reproche. Plusieurs dizaines ont pu être écartées rapidement, car

ne correspondant que d'assez loin au sujet. Ensuite, il a fallu choisir, non sans une certaine subjectivité, le plus délicat étant de savoir ce qu'on fait des nouvelles avec un grand potentiel, mais pas forcément abouties. Pour la sélection finale, des allers-retours avec les auteurs ont à ce titre été nécessaires pour discuter des points de forme ou de contenu. Ce n'était pas forcément facile avec la distance.

Cela étant, même s'il y a eu des moments ingrats ou délicats, l'expérience a été très enrichissante. Et puis, Jean-Pierre Andreon nous a fait l'honneur de bien vouloir écrire une préface, ce qui fait toujours plaisir. En tout cas, ça a été suffisamment stimulant pour que j'aie envie de lancer un nouvel appel à nouvelles sur le réchauffement climatique !

PdE : *Enfin, venons-en à vos projets : dans la tête, déjà ébauchés, presque terminés ? Nouvelle, roman ?*

YQ : J'ai pas mal d'idées et une assez grande capacité d'écriture et de travail. À côté de l'anthologie de nouvelles sur le réchauffement climatique que je viens de lancer et qui devrait sortir à l'automne 2014², je boucle actuellement pour janvier-février 2014 un petit livre original qui sera un essai sur les enfants-singes, accompagné de la reproduction d'un texte du trop peu connu pionnier de la science-fiction française : Albert Robida.

Sinon, j'ai en phase de « maturation finale » trois nouveaux romans virtuellement achevés ou très avancés, dans des registres très différents. Il y a un *space opera* se déroulant dans 20 000 ans, fondé sur la théorie des jeux dans un empire galactique ; une histoire, presque finie, autour d'un écologiste contemporain qui croit entendre la voix de la déesse Terre ; et enfin, en voie d'achèvement, une histoire avec des boules « sans doute venues de l'espace », aux États-Unis, dans un monde postapocalyptique à la fin du XXI^e siècle.

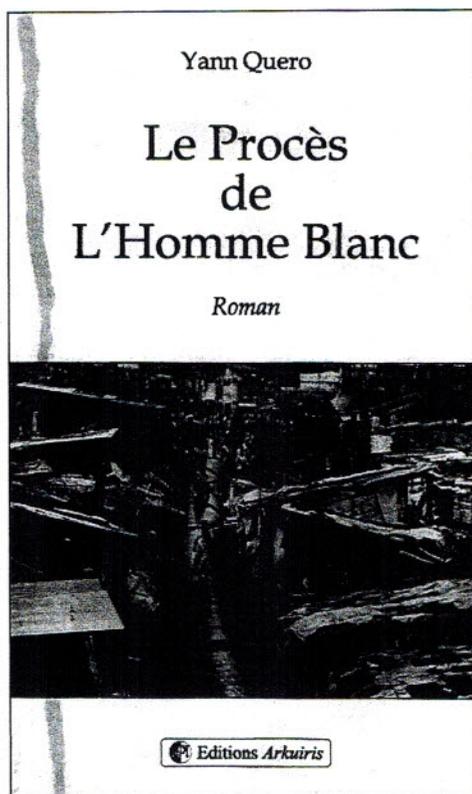
Une grande maison d'édition SF a failli

prendre le premier, mais ça n'a pas abouti. Il va falloir que je me relance en quête d'éditeur. Là aussi, c'est un énorme boulot, car beaucoup d'éditeurs français publiant de la SF préfèrent se limiter aux auteurs américains qui leur semblent présenter moins de risques, même si, quand on y regarde de plus près, la qualité de nos collègues d'outre-Atlantique n'est pas toujours au rendez-vous...

PdE : *Le mot de la fin ?*

YQ : J'ai un peu trop de choses dans la tête pour vouloir conclure ! Mais puisque tout doit avoir une fin, au moins momentanée, je souhaiterais exprimer un regret et faire un clin d'œil, les deux étant d'ailleurs très liés.

Le regret, c'est le constat que depuis quelques années une partie des lecteurs a un peu délaissé la SF au profit de la fantasy et des histoires de vampires. Tout en appréciant ces deux derniers genres, il me semble que, face aux prodigieux enjeux contemporains de nos sociétés, la SF est plus porteuse de la nécessité de prendre son destin en main, au lieu de le subir.



2. <http://www.arkuiris.com/appels.php>

Le clin d'œil est une anecdote à propos d'*Avatar*, de James Cameron. Après le colossal succès du film, une population de l'est de l'Inde, les *Dongria Kondh*, a réussi à se faire entendre. Ils étaient en lutte depuis des années contre le gouvernement indien pour protéger une montagne sacrée et la forêt dont ils tiraient leurs ressources. L'État avait en effet accordé un permis d'exploitation à une société privée pour une immense mine de bauxite dont les activités allaient ravager leur environnement. Grâce à *Avatar*, les *Dongria Kondh* ont pu sensibiliser l'opinion publique nationale et

mondiale, en montrant qu'il n'y avait pas besoin de voyager jusqu'à la planète Pandora pour trouver des *Na'vi*... Du coup, le gouvernement indien a annulé la concession et a décidé de laisser les *Dongria Kondh* vivre selon leurs traditions... C'est un magnifique exemple de la capacité de la SF à faire avancer des questions de droits de l'Homme ou d'environnement !

PdE : Voilà une conclusion que ne renieront pas nos lecteurs !
Merci.

Chroniques des ouvrages



L'ÈRE DE CAÏN Éditions Arkuiris

Un premier roman inclassable, ardu parfois, mais très prometteur. Cela commence par de très courts chapitres, à la syntaxe balbutiante, aux phrases déstructurées dans lesquels le lecteur s'avance en titubant quelque peu, désorienté, mais curieux. Et cela dure... Convoquant toutes les mythologies, voyageant dans le passé, le présent, le futur, Yann Quero balade son monde. L'histoire pourrait pourtant se résumer simplement : Caïn, après le meurtre de son frère, n'est pas mort. Ravagé par la douleur et la culpabilité, il traverse les époques, croise Thor et Odin avant qu'ils ne soient des Dieux, rencontre le Hollandais Volant. Désordonné parfois, loufoque, érudit, *L'Ère de Caïn* est alors plus qu'un roman. Si Caïn a survécu, il est / sera le premier et le dernier des hommes...

qui deviendra l'artisan non seulement de la réalisation de ce procès, mais de l'avènement d'un monde nouveau. Ensuite, parce que l'auteur (féru de mythologies) a choisi le nom de son héroïne parmi les déesses du Mahabharata et enracine son récit dans les croyances millénaires indiennes, intégrant à son propre texte des passages de l'épopée sanscrite. C'est érudit, cela donne une profondeur à la réflexion lorsque le concept de Dharma, avec ses notions d'équilibre et de modération, vient se heurter à la mesure occidentale.



LE PROCÈS DE L'HOMME BLANC Éditions Arkuiris

2143, le réchauffement climatique a provoqué l'arrêt du Gulf Stream, et l'hémisphère nord est paralysé par la glace. L'Europe et les États-Unis se sont effondrés, l'économie s'est écroulée, les communications mondiales sont quasi-inexistantes. Pluies acides, typhons, catastrophes naturelles se succèdent. La République de Singapour a survécu au grand naufrage et reste l'une des dernières puissances industrialisées d'Asie. Toutefois, elle est menacée par les afflux massifs de réfugiés, et son pouvoir politique vacille. Pour retrouver son éclat, son Président, Tan Lee Chye, décide, sur une idée de sa secrétaire Draupadi, d'organiser le procès de l'Homme blanc, responsable du bouleversement climatique et de ses terribles conséquences. L'argument pourrait sembler faible, voire banal, mais le roman est diablement intelligent. D'abord parce qu'il va s'attacher aux pas de Draupadi, distiller sa tragique histoire en d'habiles flash-back, en faisant d'elle la victime emblématique de l'incurie des puissants. Et le lecteur ne peut qu'être conquis par le personnage de cette jeune femme, battue, violée, humiliée, mais résistante, forte, et



L'AVENIR NE SERA PLUS CE QU'IL ÉTAIT Éditions Arkuiris

Les extraterrestres veulent sauver la Terre de la pollution – à moins qu'ils ne viennent stériliser les chats ? Un scientifique ravagé, une ado exaspérante, un indien métis, une philosophe *new age*, des aborigènes rêveurs, des généraux américains, des E.T. renégats, toute cette sympathique troupe va devoir s'activer pour préserver le monde : il ne reste que trois semaines ! Voilà un livre qui pêche parfois par son côté brouillon, mais séduit par un joyeux mélange de mythologies, une énergie sans faille, un suspense bien entretenu, des personnages attachants et un solide sens de l'humour.³



3. cf. chronique détaillée dans le *Présences d'Esprits* n°67.



LA TEMPÊTE DE MOZART Bleu nuit éditeur

Elias Zainoun est riche, immensément riche, lorsqu'il hérite de la société paternelle... Que faire de cet argent, de cette puissance ? Fabriquer une machine à remonter le temps, et l'utiliser ! Mais pour quoi faire ? Tuer Hitler avant son ascension, sauver Gandhi ? Non, rien de tout cela, parce que notre héros n'a qu'une idée en tête : offrir à sa mère, en fin de vie, LE cadeau qui lui vaudra son amour. Cette mère qui ne l'a jamais vraiment aimé, dont la seule passion, la seule obsession, aura été Mozart. Mozart et la certitude que s'il avait vécu un peu plus,

il aurait mis en musique *La Tempête* de Shakespeare.

Aussi, lorsqu'Élias se retrouve numéro 1 de l'empire légué par son père, il entraîne dans son projet fou une petite équipe triée sur le volet, et en route pour récupérer Mozart, juste avant sa mort. Bien entendu, le plan ne va pas se dérouler tout à fait comme prévu... Yann Quero réussit encore un joli coup avec ce roman, parfaitement documenté, qui parvient à embarquer son lecteur sans coup férir. Si l'auteur abandonne ici le thème de l'environnement, très présent dans ses ouvrages précédents, c'est pour mieux se recentrer sur ce qui fait toute la qualité de son œuvre : des personnages forts, des interrogations sur la nature humaine plus profondes qu'elles n'y paraissent et un sens de la démesure toujours intact.



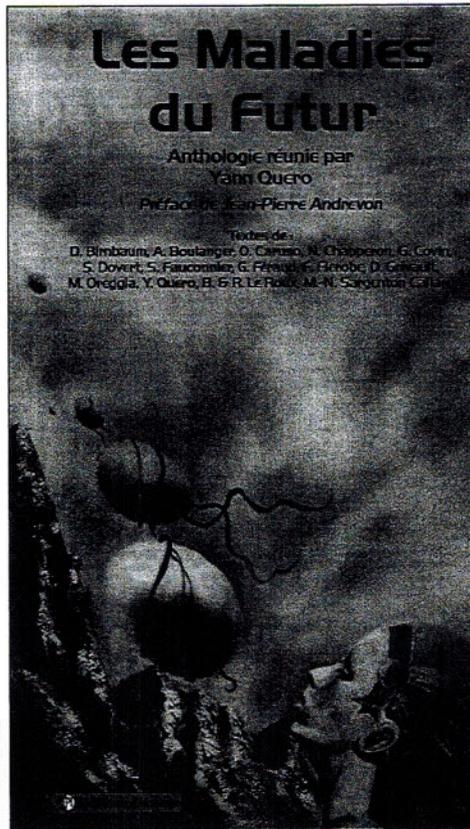
LES MALADIES DU FUTUR

Anthologie

Éditions Arkuirirs

Au sommaire :

Jean Pierre Andrevon, *Préface*
 Stéphane Dovert, *Le Grand Changement d'échelle*
 Nicolas Chapperon, *Six paires de gants*
 François Fierobe, *Le Syndrome de Cherechevski*
 Sébastien Fauconnier, *Embrasser le rêve d'un mort*
 Marc Oreggia, *Artefact*
 Olivier Caruso, *La Manufacture des anges*
 Daniel Birnbaum, *Sur une nouvelle base*
 Yann Quero, *Clostridia*



Djane Grivault, *Hommes en devenir*
 Gabriel Féraud, *Au cœur de la tempête*
 Marie-Noëlle Sargenton Callard, *Troubles hélicoïdaux*
 Brice et Romain Le Roux, *Pour un monde blanc et calme*
 Grégory Covin, *La Ligne de chute*
 Anthony Boulanger, *La Décohérence selon Heisenberg et Freeman*

Yann Quero nous présente 15 textes dans cette anthologie (dont quelques-uns signés d'auteurs bien connus des lecteurs d'AOC !) de belle facture. L'impression qui s'en dégage n'est certes pas très optimiste, ou comme le dit Jean-Pierre Andrevon dans la préface « on va tous y passer ». Pandémie, épidémie, virus informatique, bactérie de l'espace, toutes les formes de maladie sont ici abordées, avec comme un point commun : l'humanité est en passe de disparaître... Que ce soit par des manipulations génétiques hasardeuses ou par la froide insouciance de certains, plus préoccupés par leurs bénéfices que par les conséquences de leurs

décisions, la catastrophe rôde. Avec sans doute en fond cette idée que l'homme l'a bien mérité, et que seule une remise en cause profonde et absolue de nos modes de vie et de nos choix politiques peut contenir un peu d'espoir. Yann Quero, fidèle à ses thèmes de prédilection, formule dans *Clostridia* l'hypothèse d'une forme de rédemption de l'humanité par la fusion avec l'Univers tout entier. Dans *Artefact*, de Marc Oreggia, c'est le retour à la vie simple, à la nature qui est porteuse d'espérance. On remarquera également dans cette sélection la nouvelle d'Olivier Caruso, *La manufacture des anges*, un texte dur, violent même, mais qui dégage une sorte de tendresse désespérée qui empoigne le lecteur.

Bibliographie

Romans

- ▣ *L'Ère de Caïn*, 2004, éditions Arkuirirs
- ▣ *Le Procès de l'Homme blanc*, 2005, éditions Arkuirirs
- ▣ *L'avenir ne sera plus ce qu'il était*, 2010, éditions Arkuirirs
- ▣ *La Tempête de Mozart*, 2012, éditions Bleu-Nuit

Nouvelles

- ▣ *Lucy in the sky with Sioux*, 2008, in vagabondsdureve.com
- ▣ *Les 41 Sarcophages de titane*, 2008, in *Lunatique* n°82
- ▣ *Hutan, le démon de Bornéo (et les 7 vagues humaines)*, 2012, in *Le Banian* n°14
- ▣ *Le Bandeau vert de M. Hayashi*, 2013, in *Solaris* n°185
- ▣ *Clostridia*, 2013, in anthologie *Les Maladies du futur*, éditions Arkuirirs.

Poésies et textes brefs

- ▣ *Sentiments centenaires*, 2012, in *La Lettre* n°100, Présences d'Esprits
- ▣ *Silencieuses forêts*, 2013, in *Lettres de Malaisie*, n°3.
- ▣ *Lucioles ; Roches usées du ressac sans fin des lames ; Parapluie troué sous les noirs typhons*, 2013, in *Le Capital des mots*.
- ▣ *Crocodile échoué ; Brisures de riz ; Pléiades sombres ; Si un chien vaut mieux que deux kilos d'rat*, mars 2013, in *Lettres de Malaisie*, n°4.

- ▣ *Chante le monde ; Se lover au sein de la Lune ovale ; Étoile vagabonde ; Petite, la fourmi ; Ombres fugitives ; File la pirogue*, et une série de sept pantoums *Ballade à Gaia*, 2013, in *Lettres de Malaisie*, n°5.
- ▣ *Batiks d'hier, batiks d'aujourd'hui ; Hoquets et cahots des trains de montagne ; Beauté froide ; Qui ne place pas à l'horizon un voile*, 2013, in *Lettres de Malaisie*, n°6.
- ▣ *Larmes dans la mer ou pleurs sur l'océan ; Entre chien et loup ; Kriss une fois sorti ne rentrera pas ; Rose des vents*, 2013, in *Lettres de Malaisie*, n°7.
- ▣ *Pléiades sombres malgré six étoiles ; Nébuleuse de nuit, brouillard du matin ; Le vent ne sait où le mènera le soir ; L'Homme fier ; Papillons buvant aux yeux des tortues*, in *LePetitJournal.com*, 2013.
- ▣ *Pour moi la vie ne saurait finir*, in *Dix-moi des mots*, mars 2013.

Divers

- ♦ *Maladies du futur*, Anthologie dirigée par Yann Quero, 2013, éditions Arkuirirs
- ♦ *La Malaisie dans l'univers de la littérature francophone de science-fiction*, in Stéphane Dovert, *Malaisie-France : un voyage en nous-mêmes*, 2013, éditions Arkuirirs.
- ♦ *Rencontre avec l'écrivain Yann Quero*, par *Lettres de Malaisie*, <http://revuepantoums.wordpress.com/2013/08/26/rencontre-avec-lecrivain-yann-quero/>